

Les punitions des complices du tyran

Ces misérables voient reluire les trésors du tyran et regardent tout ébahis les rayons de sa magnificence et, alléchés de cette clarté, ils s'approchent et ne voient pas qu'ils se jettent dans la flamme, qui ne peut manquer de les consumer. Ainsi l'indiscret satyre, comme disent les fables anciennes, voyant briller le feu ravi par Prométhée, le trouva si beau qu'il alla le baiser et se brûla. Ainsi le papillon qui, espérant jouir de quelque plaisir, se met dans le feu parce qu'il reluit, éprouve l'autre vertu, celle qui brûle, comme dit le poète toscan. Mais supposons encore que ces mignons échappent des mains de celui qu'ils servent, ils ne se sauvent jamais de celles du roi qui lui succède. S'il est bon, il faut rendre compte et se soumettre à la raison ; s'il est mauvais et pareil à leur ancien maître, il ne peut manquer d'avoir aussi des favoris qui, d'ordinaire, ne se contentent pas d'avoir à leur tour la place des autres, s'ils n'ont encore le plus souvent et leurs biens et leur vie. Se peut-il donc qu'il se trouve quelqu'un qui, en si grand péril et avec si peu d'assurance, veuille prendre cette malheureuse place de servir avec tant de peine un si dangereux maître ? Quelle peine, quel martyre est-ce, grand Dieu ? être nuit et jour occupé de plaire à un homme, et néanmoins se méfier de lui plus que de tout autre au monde, avoir toujours l'œil au guet, l'oreille aux écoutes, pour épier d'où viendra le coup, pour découvrir les embûches, pour sentir la mine de ses compagnons, pour savoir qui le trahit, rire à chacun et se méfier de tous, n'avoir ni ennemi reconnu ni ami assuré, ayant toujours le visage riant et le cœur transi, ne pouvoir être joyeux et n'oser être triste.

Mais c'est plaisir de considérer ce qui leur revient de ce grand tourment et le bien qu'ils peuvent attendre de leur peine et de leur misérable vie. D'ordinaire, ce n'est pas le tyran que le peuple accuse du mal qu'il souffre, mais bien ceux qui gouvernent ce tyran. Ceux-là, le peuple, les nations, tout le monde à l'envi, jusqu'aux paysans, jusqu'aux laboureurs, savent leurs noms, déchiffrent leurs vices, amassent sur eux mille outrages, mille injures, mille malédictions. Toutes leurs prières, tous leurs vœux sont tournés contre ceux-là. Tous leurs malheurs, toutes les pestes, toutes les famines, ils les leur reprochent ; et si, quelquefois, ils leur rendent en apparence quelques hommages, alors même ils les maudissent en leur cœur et les ont en plus grande horreur que les bêtes sauvages.